# DERNIERS ADIEUX

DE

# GRAZIELLA

SUIVIS

DE

QUELQUES AUTRES POÉSIES DÉTACHÉES

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
84 Rue de la Montagne

1879

# DERNIERS ADIEUX

DE

# GRAZIELLA

—

*Ahi ! null' altro che pianto, al mondo dura !*
Ah ! dans le monde, rien ne dure que les larmes !
PÉTRARQUE.

Une larme de sang, trempe dans toute joie !
Et, quand on a vidé la coupe des beaux jours
C'est cette larme hélas ! qui nous reste toujours,
Tout au fond, et qu'il faut ensuite que l'on boie !

Quand l'homme un jour perd tout, et qu'il se cherche un lieu
Pour tout ensevelir, ses douleurs et sa vie.
Ah ! s'il regarde au ciel, — Pourquoi l'âme ravie,
Tombe-t-il à genoux, pénitent qui supplie ?
— C'est qu'après toute chose, il lui reste encor Dieu !

## I

### SUR LA PLAGE DE SORRENTE

Sur les bords de Sorrente, encore me voilà !
Mais, seule j'y reviens, et lui,—lui n'est plus là.
C'est bien ici, Oui ! c'est sur cette même rive,
Qu'il m'apparût un jour, rayonnant de beauté !

Oh ! tout tel ô mon Dieu ! que je l'avais rêvé,
Aujourd'hui je reviens, dans ma douleur plaintive,
M'asseoir inconsolable, au bord des mêmes flots,
Mêler à leurs soupirs, mes chants et mes sanglots.

—Ainsi le cygne blanc de nos mers azurées,
Revoit ses bords chéris, alors qu'il va mourir :
Comme pour y chercher, un dernier souvenir,
Et de plus doux accords, sur ses grêves dorées !

—C'est ici, quand le jour tombe, et que dans les cieux
Monte l'astre du soir, pâle et silencieux ;
C'est dans ces lieux que j'aime, à revenir encore !
Sur la mousse des rocs, où je l'ai vu s'asseoir,
C'est là que quelquefois, je viens pleurer le soir
De nôtre jeune amour, la trop rapide aurore,
Et parmi ce deuil, tant de si beaux jours perdus,
Qui ne reviendront plus, Oh ! Non ! non jamais plus !

—Pareil à l'océan sans phares et sans voiles :
Aussi désert et vide, est pour moi l'Avenir !
Qu'y chercherai-je encor, s'il ne doit rien venir ?
S'il n'est rien désormais, ô ciel ! que tu m'y voiles !

Une lueur dernière, a passé sur mon front,
Et de la mort, déjà je ressens le frisson !
Mais, de son ombre, avant que sa main m'environne,

.. puis que tout autour de mon sombre cerc...
Qu'on veille, enveloppé de larmes et de deuil,
Le glas funèbre et lent, pour moi pleure et résonne ;
Ah ! Qu'il me soit permis, pour la dernière fois,
D'exhaler en ce jour, ma gémissante voix,
Et parmi les soupirs, d'une trop vive flamme
A Lui, s'il en est temps, dire un dernier adieu ;
Mais dans ce dernier cri d'angoisse, à Vous mon Dieu !
Gémissante, à Vous seul, enfin rendre mon âme !

—Quelques heures peut-être, et je m'éveillerai,
Si jeune et fraiche encor, surprise, en l'autre monde !
—O Mort ! presse ton pas !... dans mon cœur ulcéré,
Plonge un dernier poignard, et d'un coup assuré !
Sur ma blessure, viens, en faire une seconde !
—Qu'un jour il dise, au moins gémissant, mais charmé
Elle aussi sut mourir, comme elle avait aimé !

Grande mer ! prête-moi ta voix large et profonde,
De ton flot qui se plaint, le murmure éternel !
Vents ailés, portez-lui, cet adieu solennel !
Qu'il l'entende, fût-il aux bords d'un autre monde.

II

Oh ! Dieu ce jour fatal, n'est venu que trop tôt,
Où j'ai vu s'éclipser, d'un coup mes espérances !
Maintenant. je ne puis plus croire qu'aux souffrances
Qui déchirent mon cœur, et rien que le tombeau,

Dans son gouffre profond, triste nuit sans aurore,
A jamais, avec moi, les peut ensevelir !
—Pourtant si je pouvais, Bien-aimé que j'adore :
Si j'osais espérer, . . . je t'attendrais encore !
Et je ne voudrais plus, ne pourrais plus mourir.

—*Remontons un instant, vers ces scènes passées*
Pleines de souvenirs, et de pleurs arrosées !
Pour la dernière fois, que mon œil affaibli,
Cherche et suive de loin, ces ruines trop chères,
Et les contemple, avant qu'un éternel oubli,
N'enveloppe bientôt, avec moi leurs poussières !

Le soleil, bien des fois, s'est levé sur nos jours,
Depuis que je t'attends :—Rien ne parait encore.
Que je cherche au Couchant, que je cherche à l'Aurore ;
Et l'espérance, enfin, me quitte pour toujours :
Moi qui comptai sur elle, autant que sur toi-même.
Hélas ! on croit toujours trop, en ceux que l'on aime !
Et pourtant, n'ai-je pas bien longtemps attendu ?
Est-ce au doux moment où, pleine de confiance,
Je croyais, tout tenir, que je vois, tout perdu ?
Où sont donc, les serments, et la sainte alliance ?
Alphonse ! Oh ! dis pourquoi, n'es-tu plus revenu ?
Au moins, dis, de nous deux : Qui s'est mieux souvenu ?

—Et, tu veux le pleurer, amante inconsolable !
La source de tes pleurs n'est pas intarissable !
Si tu n'en voulais point de cette pauvre fleur :
Pourquoi la brisais-tu de sang froid jusqu'au cœur ?
Elle, qui ne venait que d'ouvrir son calice.

—Que tu me préparais un terrible supplice !

.................................................

Le vent souffle, et la mer pousse au bas des sanglots
Des soupirs plus profonds qu'en l'affreux soir d'automne
Où faillit la tempête, engloutir sous les flots,
Les seuls êtres qu'alors j'aimais .... hélas ! personne,
N'avait encor troublé l'asile du pêcheur,
Et moi je ne savais qu'un seul mot : — le Bonheur.
Ecoute l'autre voix qui se lamente — Ecoute !
C'est la voix du Passé.... tu devines sans doute !

## III

Aurais-tu par hasard, souvenir de ce jour,
Où j'étais absorbée en quelque profond rêve ?
Ma paupière pensive et brûlante d'amour,
Semblait errer bien loin, sur quelque vague grève ;
Comme un sombre nuage où se cache l'éclair,
Sous un voile de pleurs, se dérobait ma vue :
Et mon front était pâle et mon âme abattue :
Car j'avais dans le cœur, plus d'un présage amer.
Tu t'en vins doucement, comme mon ange en songe
Me consoler encor, par quelque doux mensonge ;
Ta caressante main, serra plus tendrement
La mienne abandonnée :—Oh ! Dieu comme mon âme
D'un terrible frisson tressaillit cet instant !
Comme si de mes jours, on eût coupé la trame.

Ton regard doux et tendre, interrogea mes yeux,
Et la sueur perlait sur mon front plus livide.
Tu parlas, tu me dis ; — " Que vois-tu dans le vide ?
Que cherches-tu là-bas ? Que lis-tu dans les cieux ?
Et quel nuage, attriste encor ce beau visage ?
Pourquoi cet œil tourné, toujours vers le rivage ? "
— Entends, te dis-je alors, je ne te cache rien ;
Cruel pressentiment ! puissè-je être abusée !
Mais comme moi là-bas, vois-tu ce long chemin,
Dont le terme est si loin, qu'il fuit à la pensée !
Et puis cette ombre aussi qui marche, et marche encor
Qui marche, et qui jamais ne retourne en arrière
Bien ! cette ombre est la tienne ! ah ! faut-il que j'espère,
Qu'à d'aveugles désirs, je donne encore essor !
— A ces mots, tu repris d'une voix inquiète,
Et que l'émotion saccada tristement.
Mon amie!... " Eh bien moi, je te dis qu'elle arrête ! "
Et ta voix s'éteignit en un gémissement.
— Moi telle qu'une enfant, que l'amour même inspire
Qu'éblouit où qu'égare, un trop tendre regard ;
Je répondis, avec un lugubre sourire :
" Oui ! tu t'arrêteras ; mais il sera trop tard !
Alors si tu reviens où je devais t'attendre,
Tu n'y trouveras plus, peut-être que ma cendre ;
Et celle qui se jette aujourd'hui dans tes bras,
N'aura plus d'autre amant que le sombre trépas. "
Et tu me répétais, en paroles plus brêves ;
" Tu ne t'apercois pas, belle enfant que tu rêves !
Qu'à nôtre âge on se plait à ces illusions,
Qui colorent en vrai jusqu'à nos visions. "
Non je ne rêvais point — Que n'étaient-ce des songes !

Je ne m'abusais pas de frivoles mensonges,
Quand mon cœur alarmé, plongeant dans l'avenir,
A se tromper en vain, cherchant de réussir,
Voyait, toujours, planer de lugubres présages,
Présentant à mes sens les plus sombres images !
Un ange parlait-il à mon âme à mes yeux ?
Quand je te voyais fuir vers de lointaines plages,
Bien loin de Procida, par de-là ces flots bleus,
Derrière ces grands monts perdus dans les nuages ;
Que j'entendais en moi, comme un faible soupir,
Que l'amour jetterait, dans un dernier sourire
Une secrète voix, murmurer et me dire :
— " Il part, mais c'est aussi, pour ne plus revenir ! "
Que la tempête au loin grondait terrible et sombre,
Et t'ensevelissait avec ta nef qui sombre ?

O Paul ! O Virginie ! amants infortunés !
Profondément empreinte en mon cœur vôtre image,
De nos destins futurs semble m'être un présage !
— Sommes-nous au malheur, aussi nous destinés ?
Virginie ! Oh ! dis-moi , toi céleste colombe ;
Si tant d'amour n'a pu planer que sur la tombe ?
— Pauvre feuille arrachée à son jeune rameau !
Et s'il me faut déjà dès mon matin flétrie,
Sous le vent des douleurs, dans la froide agonie,
M'incliner lentement sur un plus froid tombeau !
Ah ! Quoi ! pour mieux tenir à la frêle existence ;
Faut-il prendre racine, où finit l'espérance ?
Et si jeunes, faut-il se quitter aussitôt ?

Laissez couler mes pleurs, en paix couler encore !
Il est doux de pleurer ce qu'on perd sans retour ;
Il est doux de chanter, quand la nuit suit l'aurore
D'un matin si brillant d'amour !

Laissez couler mes pleurs, en paix couler encore !
Il est doux le regret, dont s'enivre le cœur :
Quand le dernier sommeil, plane et va bientôt clore,
Des yeux taris dans la douleur !

## IV

Sur l'aride chemin, de cette amère vie,
Alphonse ! j'ai bercé, mon cœur d'illusions
Dans mes songes j'ai cru, les douces visions
Qui, comme toi disaient, que j'étais ton amie,
Et j'ai goûté des jours, d'ineffable bonheur ;
Mais je devais par toi, tout apprendre le reste
Amertume et regrets, larmes, douleur funeste,
Souvenirs du Passé, qui m'ont brisé le cœur.

J'ai rencontré ton front, tu m'as tendu l'épaule ;
Et j'ai laissé mes bras, comme le lierre au saule,
S'y suspendre, avec quel indicible bonheur !
Tu sus de quel amour, mon âme était comblée !
— Telle qu'aux cieux l'étoile, erre sur la vallée,
Pâle amante des nuits aux yeux pleins de langueur

Qui tantôt apparaît, tantôt se tient voilée.
Ainsi, planaient sur toi, mon cœur et ma pensée !
La fille aux pieds marins, dans tes beaux yeux d'azur,
Pareils au flot des mers, si profond et si pur,
A plongé ses regards, comme nos hirondelles,
Arrêtant sur les flots leurs légers tourbillons,
Dans l'éclatant miroir, avec mille plongeons
Semblent se regarder, en palpitant des ailes ;
Ah ! comme elles, souvent, comme elles aussi moi :
Je tressaillais alors, sans comprendre pourquoi !
Qu'il était doux cet œil plus brûlant que la flamme !
Où je puîsais l'amour en contemplant ton âme !
Combien j'étais heureuse ! — et pourtant quelquefois,
Quand sur toi, je levais une paupière humide
Que la douleur, au front, me mettait une ride ,
Aux yeux des pleurs ; et que d'une tremblante voix,
Comme aux pieds de ma mère, aussi naïve et tendre,
Je t'allais demander, craintive, à tes genoux :
“ Alphonse ! si tu pars, Oh ! nous reverrons-nous ?
Où faudra-t-il jamais, plus te voir ni t'attendre ? ”
— M'aurais-tu ressenti, tout-à-coup tressaillir ?
Tant la douleur se plaît, jusqu'au sein du plaisir !
Et te souviendrais-tu, que pour calmer mes craintes,
Et faire taire enfin mes larmes et mes plaintes ;
Tu me dis : — “ Si je pars, dans trois mois mon Amour !
Oui ! compte sur ma foi, je serai de retour.
Devant Dieu qui m'entend, écoute ma prière !
Si tu crois, aux serments que je t'ai faits ... Espère !

Ces trois mois sont passés et depuis ;... Plus d'un jour
A vu pâlir mon front, et s'éteindre ma vie,

Quoique la flamme en moi, ne soit point assouvie ;
L'espoir au cœur, longtemps, j'attendis ce retour ;
Je me suis dit pourtant ; — Reviendra-t-il encore ?
Le jour succède au jour, en vain chaque matin
D'un pas plus désolé, m'égarant dès l'aurore
Sur la route déserte, à l'horizon serein
Quand sur les eaux, déjà voyage l'hirondelle ;
J'ai laissé bien des fois, errer mes yeux pensifs :
Rien ne frappa jamais mon ardente prunelle !
— Sur ces flots, où, souvent se berca ta nacelle,
Se jouant dans l'écume en rasant les récifs
Comme un oiseau léger, quand la mer était belle ;
J'allai souvent aussi, promener mon regard ;
Plus inquiet toujours, cherchant, si le hasard,
Ne me ferait point voir encor, ta blanche voile ;
Mais le flot ne bercait dans son lit ondoyant,
Comme un reste d'espoir, que le rayon tremblant,
Presqu'éteint, de quelque tardive et pâle étoile.
Et, je m'en retournais, soupirant : — A Demain !
Mais, toujours j'espérai je n'attendis qu'en vain.
L'espoir fuyant mon cœur, n'y laissa plus que doute,
Puis la nuit y fit place, et puis après ..... Ecoute !

V

As-tu vu quelquefois, grandir près d'une tour
Quelque lierre amoureux, quelque vigne grimpante

Qui se tord en festons ? — Oh ! Comme avec amour,
Serpentant doucement, par quelque treille en pente.
Ils étreignent la pierre et s'enlacent au mur,
Rampant, de jour en jour, comme un lézard obscur,
Et s'attachant plus fort, à l'ogîve tremblante ;
Rien les peut détacher ! mais, qu'un soir, tristement
Abattu tout-à-coup, mutilé par la foudre,
Dans le sombre ouragan, le front du monument
Soudain, jusques au sol, s'incline et roule en poudre
Comme un sable mobile emporté par le vent.
Entraîné dans la chute, et le pampre, où le lierre
Trainera par débris, flétris dans la poussière
Sa tige et ses rameaux, éplorés, abattus.
— Dans ce vivant tableau ; — Reconnais nôtre image !
Ainsi, dois-je périr, quand pour moi tu n'es plus !
Qu'importe quel pays, qu'importe quelle plage.
Quelles mers, quels déserts aux horizons perdus,
Te cachent à mes yeux ! vivant !... Qui sait peut-être
Quand tu n'es plus ici, pour moi ce n'est plus être !

.......................................................

Vois le pêcheur, perdu dans les brumes du soir
Sur les flots qu'a rasés l'aile de la tempête,
A l'heure, où l'on entend le beffroi du manoir ;
Il se lève inquiet, il frissonne, il s'arrête,
Cherche en vain du regard où rien plus se reflète
Son phare sur la côte, où son étoile aux cieux :
Trop tard !... Il n'ose plus, même lever les yeux
Sur ce chaos obscur ; De sa poitrine défaillante,
Un cri s'échappe et meurt sur la plaine écumante ;
Alors, sombre et muet, comme le Désespoir
S'appuyant au timon, pâle il se laisse choir ;

Et la mort peut venir maintenant le surprendre ;
Car il n'espére plus, il n'ose plus attendre.
— Ainsi, depuis longtemps, mon âme erre sans but
Sur les flots orageux des amères pensées,
Que ton souffle en mon sein, a trop tôt soulevées.
Elle erre dans la nuit ; — A l'horizon, perdu,
L'astre qui me guidait, est aussi disparu.
C'était, le seul rayon d'amour et d'espérance,
Qui luisait sur mes jours ; Peut-être !... mais silence !
— Qu'allais-je dire ! Oh ! non ; ce serait blasphémer.
O mon Dieu ! la folie, égare ma pensée !
Trop fraîche est la blessure, et l'âme trop blessée !
D'un tel amour, c'est Vous ! Vous ! qu'il fallait aimer
Vous qui le seul pouvez, au seuil des espérances
Affermir et poser, nos pas mal assurés !
Oui ! vous allez mon Dieu m'ouvrir vos seuils sacrés !
Oui ! vous allez finir ce rêve et ces souffrances !
— Oh ! Trépas, tu devrais être plus cher au cœur !
Toi, qui brise en nos seins, les traits de la douleur !
— As-tu la foi Chrétien ? implore, prie, espère,
Et secoue un moment de tes pieds la poussière !
Est-ce trop acheter un éternel bonheur ?
Ah ! Celui d'ici-bas, toujours n'est qu'éphémère !
Qui voudrait échanger, les Cieux contre la Terre !
Oui ! tu peux maintenant, te rouvrir sous mes pas !
Avec Dieu, je ne puis redouter le trépas !

# VI

## SUR LE LIT DE MORT.

Vous, quand je dormirai sur mon lit de poussière ;
Vous, qui viendrez fermer cette lourde paupière
Où je sens chaque instant, les ombres de la nuit
Descendre, et s'épaissir ; Vous qui m'avez aimée,
Et pleurerez bientôt ma cendre inanimée :
Souvenez-vous de moi ! souvenez-vous de lui !
Portez-lui ce cachet arrosé de mes larmes
La dernière versée, après tant de douleurs.
A son vainqueur ainsi, le vaincu rend ses armes !
Le plus sincère est bien, le dernier de nos pleurs !
Portez-lui ces cheveux, dépouille d'un automne !
Que je pose moi-même avant de m'endormir
De ce dernier sommeil qui nous fait tant frémir,
De mon front sur le sien, ma plus belle couronne.
S'il aime et se souvient, s'il a gardé sa foi,
C'en est assez pour lui ! c'en est assez pour moi !
Fidèle à mes serments, malgré mon sort funeste ;
Qu'il prenne après moi-même, encor ce qui me reste !
Peut-être en méditant ces ruines d'un jour.
Comprendra-t-il aussi, ce que coûte l'Amour !
Ce qu'il peut quelquefois nous laisser d'une vie ;
S'il étanche toujours, la soif inassouvie !

— Oh ! Malheur à vous tous qui faites un mépris
De ce pur sentiment le plus sacré peut-être,

Dont puisse se sentir, un jour, le cœur épris ;
Et qui ne craignez point, vous qui l'avez fait naître
D'aller ensuite hélas ! à tous vos serments traître
Le fouler à vos pieds, et de mettre en débris
Le cœur où cette fleur qu'aujourd'hui l'on méprise
Ne germait que pour vous ! — Malheur ! à qui le brise
Et qui va sans raison, abusant du bonheur
Se faire un jeu cruel, même, de la douleur !
— Ah ! Celui-là, jamais n'a connu la souffrance
Qui flétrit dans un cœur l'Amour et l'Espérance !

## VII

Et toi cher Regretté, que je quitte à jamais,
De pitié digne où non ! Pardon ! car je t'aimais !
Jetons tous deux un voile, au Passé déjà sombre !
N'y touchons plus, laissons l'Oubli le couvrir d'ombre !
Laissons-le dans la nuit ! — Un jour quand tu viendras
Sur ces bords où souvent, s'égarèrent tes rêves
Vers ma tombe, dirige un seul moment tes pas
Quand porté par les vents silencieux des grêves,
De l'autre rive, d'où, mon ombre te suivra ;
A ton âme attentive, alors résonnera
L'écho religieux de l'airain, qui nous tinte
Comme une voix du ciel, la prière du soir.
Au champ morne et désert, viens alors, viens sans crainte
Sans guide que ton cœur, Oh ! viens avec espoir !
Par ce même sentier, qu'un jour chacun doit prendre

— Ecartant le cyprès, l'arbuste, où le rameau ;
Viens t'agenouiller, où reposera ma cendre ;
Que je puisse du ciel, t'écouter et t'entendre
Jusqu'au travers de mon tombeau !

A cette heure mystérieuse,
Où vient la nuit silencieuse
Semant d'étoiles le ciel bleu,
A l'heure douce où tout repose ;
Reviens dans ce funèbre lieu,
Où toute âme sent passer Dieu ;
Où, l'on entend dans le silence
Monter du pied des mornes croix,
Comme d'imperceptibles voix
Qui crient — " Mon Dieu ! Pitié ! Clémence !
Pour nous victimes du trépas,
A qui personne plus ne pense ! "
Oh ! viens prier ! — Dieu récompense
Ceux qui prient pour elles la-bas !

Reviens à l'heure où désolée
S'en vient prier au mausolée,
L'âme, qui pleure quelque deuil,
Qui, sur cette funèbre pierre,
D'où s'élance au ciel sa prière ;
Seul flambeau, qui veille au cercueil.
A genoux, sur ce sombre seuil,
Laisse couler d'amères larmes.
A cette heure, où, d'effroi glacé
L'homme, fouillant dans son Passé
Qui lui promettait tant de charmes :

Comptant les jours évanouis
En retire mille poussières,
Mille débris, reliques chères
Que le temps avait enfouis.

Reviens à l'heure solitaire.
Seul, t'agenouiller sur la pierre
De la tombe, où je dormirai !
Je t'entendrai dans ce silence ;
Attentive j'écouterai
Cette prière qui s'élance,
Pleine de soupirs et de pleurs.
Si les chants calment les douleurs ;
La Prière qui s'humilie
Sait calmer les morts qu'on oublie !

Contemple ce cyprès rêveur,
Alors que, la pâle nuit tombe
Pleurant, incliné sur ma tombe
Comme un frère de la Douleur !
Quand de ses feuilles attristées,
Par l'humide nuit humectées,
Tu verras dégouter des pleurs :
Oh ! viens aussi sur la bruyère
Couvrant ma sépulcrale pierre,
Oh ! viens répandre quelques fleurs !

---

Sans doute leurs parfums, mêlés à ta prière
Aux pleurs du souvenir qui voilent la paupière,

Comme un plus pur encens, vers les cieux monteront
Pour mon âme souffrante implorer le pardon !
— Tout ce que tu n'as pu, me donner sur la terre,
Ce repos qui m'a fui, ce bonheur que j'espère ;
Tu me pourras livrer ces trésors librement,
M'ouvrir les portes d'or de ce beau firmament !
Oh ! du moins en la mort, à mon cœur, reste unie !
Puisque nous n'avons pu l'être hélas ! en la vie.

---

Oh ! pense alors, Oh ! pense à moi !
Lorsque mon cœur là-haut pour toi,
Au seuil des éternels portiques
Vers le trône de l'Éternel,
Elèvera sa voix, mêlera ses cantiques
Et sa prière aux chants du ciel.
— Garde pour moi, ces dernières reliques
Don d'un cœur fidèle à sa foi,
Le dernier !... Oh ! mais pense à moi !

---

Si quelque nuit, penchant ta belle tête blonde
Sur les flots, comme pour y voir quelqu'autre monde
Tu voyais rayonner dans le flottant miroir,
Comme une vague image à l'ombre de ta voile
Une auréole au front, quelque sereine étoile,
Dans ce regard des cieux crois encor me revoir,
Comme dans le passé, tendrement te sourire !
Et si le flot alors, plus doux chante et soupire,
Crois entendre ma voix du sein de mon repos,
Puis mêle une prière au murmure des flots !

## VIII

L'heure arrive, et déjà, sonne ma délivrance !
Dans tes bras, ô mon ange ! au bienheureux séjour,
Maintenant, tu me peux emporter sans retour !
Heureuse encor, puisque je garde l'espérance
De voir se terminer mes désirs et mes vœux,
Au cercueil, où je vais dépouiller ma souffrance,
Pour l'éternel bonheur, en m'envolant aux cieux.
Oh ! je sens que déjà, l'éternité commence !

Maintenant ô mon âme ! élève tes regards,
A de plus pures et de plus saintes pensées !
Il est temps d'oublier !... Souviens-toi que tu pars !
Les âmes ici-bas, sont sitôt oubliées !

Un céleste rayon vient d'éblouir mon œil !
Qu'il est doux de quitter cette vaine poussière,
Quand Dieu lui-même, vient nous fermer la paupière,
Et, nous faire passer du plus profond sommeil,
Au plus ineffable réveil !
Dépouille, ta mortelle flamme !
Et, dans le sein de Dieu,
Envole-toi mon âme !

ADIEU.

Vous, que sitôt je quitte Objets chéris ;... adieu !
Au ciel je vais aller, là, vous attendre ;... ADIEU !

## LES DEUX VOIX

Il regarde la Terre, il regarde les Cieux !
Ici, tous les néants, les douleurs et les craintes !
Ici, dans tous les temps, ici, dans tous les lieux,
La grande voix humaine aux étranges complaintes
Qui s'élève toujours, comme un cri de douleur !....
— Et c'est le Genre humain tournoyant dans l'abîme,
Qui se lamente ainsi !.... Sa voix sombre et sublime
A crié, — " Sur la terre, il n'est pas de bonheur ! "

Il relève les yeux, le rêveur immobile ;
Et, d'un plus doux éclat, son front inspiré brille.

Il regarde la Terre, il regarde les Cieux !
Là, toutes les splendeurs les rayons et les charmes,
Dans l'or et dans l'azur, s'étalent à ses yeux
Puis il sent, de son cœur couler en saintes larmes
La prière et l'amour, l'extase et le bonheur.
Dieu vient de lui parler !—dans le ciel sans nuage,
Il a vu tout à coup, resplendir son image !
S'est écrié,—" Là-haut, il n'est plus de Douleur ! "

# ALMAVIVA

## REGARD SUR LE PASSÉ

Sur le bord du chemin,
Je m'arrête un instant, pensive et recueillie ;
Pour contempler un peu, comme le pèlerin,
Ce que j'ai parcouru du sentier de la vie !

Que puis-je demander à mes jours révolus ?
Au Passé qui déjà n'est plus rien qu'un vain rêve ?
Quoi ! ma course ici-bas, déjà mon Dieu ! s'achève !
Moi qui pleure aujourd'hui, demain, ne serai plus !

Pauvre couronne hélas ! tu t'es vite flétrie,
Sur mon front qu'ont pâli, les veilles et les pleurs !
Où j'ai senti, les mains de la pâle Insomnie,
Poser, en y creusant un sillon de douleurs.

Moi, si jeune ! et déjà, d'un regard triste et morne
Poursuivre et remonter la trace de mes pas,
Puis, lasse enfin des jours, m'arrêter sur la borne,
Appelant à mon aide, à grands cris le trépas !

Et c'est là, tout ce que me préparait la vie !...
— Comme d'amers remords dans une âme sans foi.
Les poisons, les tourments, seuls, habitent en toi,
O Monde !... et tes beaux jours, ne me font point envie !

Tes plaisirs les plus doux sont pétris de douleurs !
Ce qui pourrait me plaire, est tout ce que j'abhorre !
Ah ! celui qu'ici-bas torture le Malheur ;
Que ferait-il, si Dieu ne lui restait encore ?

---

# LA NUIT ÉTOILÉE

---

L'Hiver, si j'aime à voir ces humbles et vieux toits
Que le vent fait frémir de sa sinistre voix ;
Entendre le grésil pétiller aux fenêtres,
Voir la neige, engloutir les cabanes champêtres :
Que j'aime plus courir, ces champs vêtus de deuil.
Dès que l'astre du soir, a paru sur le seuil
D'où s'élancent des flots d'une douce lumière,
Dont les pâles lueurs caressent la paupière :
Quand l'étoile brillante à l'éclat doux et pur,
Comme un beau diamant sur un voile d'azur,
Jette ses plus beaux feux, que sous ce ciel paisible,
J'erre silencieux, et qu'un charme invincible
Sans cesse me retient, s'empare de mon cœur,
Où soudain me remplit d'une vague terreur !

Délicieuses nuits ! O campagne étoilée !
Vous astres lumineux qui peuplez l'Empyrée !
Quel langage éloquent, vous parlez au mortel,
Quand vos pâles beautés à la voûte du ciel
Paraissent chaque soir, pour enchanter sa vue
Qu'il se plaît d'égarer dans l'immense étendue !

Oui ! quel divin langage, au cœur silencieux.
Vous parlez chaque instant, de l'abîme des cieux !
Pour rompre son silence. ah ! ma langue glacée,
S'arrête et se refuse à rendre ma pensée !

Ces vastes champs d'azur infinis Océans :
Ces espaces sans borne, où d'instants en instants
Sans jamais se heurter, mille globes de flamme
S'élancent tour à tour, comme on voit sur la lame
Quand les barques du soir promènent leurs flambeaux,
S'élancer et courir en radieux réseaux
Les flottantes lueurs :—cette lune sans voiles,
Dont on voit sous les pas, éclore les étoiles
Qui forment son cortége, où couronnent son front,
Qui se berçe tremblante, aux bords de l'horizon :
Tous ces mondes errants, qui laissent sur leur trace
Mille rubans de feu qui parsèment l'espace
Qui gravitent sans cesse, et sans cesse poussés,
Descendent pour monter par leurs premiers sentiers :
Tous ces astres muets, parlent-ils ce langage
Si touchant et si vrai, qui réveille l'hommage
Des cœurs même pervers, sous leurs sens engourdis ?
Où, ne seraient-ils pas pour nos yeux éblouis,
Quelques regards voilés de la Beauté suprême,
Dans ces phares des cieux, que sa main partout sème,
Réfléchis de plus près, sous les ombres des nuits ?

Tous ces feux étoilés, dont nos yeux sont ravis ;
Ne seraient-ils plutôt, les regards de ces anges ;
Qui veillent le séjour d'éternelles louanges,
Et franchissent du ciel, le dôme de saphir
Qui les voilait aux yeux, à l'heure où nul soupir,

Où nul écho, ne tombe et résonne à l'oreille,
Que celui que le vent dans les rameaux éveille :
A l'heure où sur les monts, le long voile des nuits,
Dans les airs déroulé, laisse flotter ses plis ?
—Viennent-ils, quand partout, règne alors le silence,
Et que l'hymne du soir au Dieu saint recommence
Luire aux yeux des mortels déjà lassés du jour,
Comme de longs regards et d'espoir où d'amour ?
Où viennent-ils mon Dieu ! des célestes demeures,
Nous visiter ainsi, chaque nuit à ces heures,
Pour jeter sur nos fronts, quelques pâles reflets
De tes rayons divins, de ces rayons de paix
Qui pénètrent les cœurs de tes divines flammes,
Et raniment l'ardeur des languissantes âmes ?
—Est-ce pour étancher, cette soif du bonheur
Que chacun ici-bas, toujours cherche en son cœur ?
—Est-ce pour pénétrer et glisser par la fente
Du logis où le pauvre hélas ! pleure en attente,
Où, dans l'humble chaumière apporter un flambeau
Pour veiller le malade aux portes du tombeau ?
— Oh je vois ses enfants, tout pâles de misère !...
Ils n'ont pas seulement une faible lumière,
Dans l'âtre, un peu de feu, pour veiller sa douleur !
Y glissent-ils pour eux leur mourante lueur ?
—Est-ce pour éclairer, ces lugubres cachots
Réveillés jour et nuit, par d'éternels sanglots ;
Où se traînent, vivants, quelques pâles fantômes
Etres morts à la vie, et que l'on appelle hommes ?
Est-ce enfin pour guérir tant d'humains tourmentés,
Sous la dent des soucis, des remords déchirés,
Et, dont le repentir au sein de leurs alarmes,
A leur paupière humide, arrache encor des larmes ?

Ah ! Qui de nous pourrait en douter un instant !
Dieu, n'est-il pas partout ? Est-il jamais absent ?
Sur ces mondes épars que sa main guide et pousse,
A-t-il plus de pouvoir que sur le brin de mousse ?
Notre globe, perdu dans d'autres horizons,
Le féconde-t-il moins, de ses éternels dons,
Que ceux que son pied touche, à la céleste voûte ?
—Sur sa puissance, Qui, pourrait nourrir un doute ?
Si c'était toi mon âme ! ô toi fragile Esprit,
Fleur du ciel que le souffle impur sitôt flétrit.
Toi, qu'il a fait pour vivre, en l'extase ravie,
A jamais avec lui d'une immortelle vie ;
Toi plus chère à son cœur, toi plus douce à ses yeux
Que ces astres peuplant leurs millions de cieux ;
Bientôt, de tes pensers, ressentant l'égoisme,
Et la première erreur d'un fatal scepticisme :
Devant pareils tableaux, sous tes yeux attendris,
Dans l'extase abimé, les sens anéantis,
Ton être tout entier confesserait son crime,
S'accuserait soi-même en sondant cet abîme
Où le regard perdu dans son immensité,
Y voit écrit, le sceau de son éternité,
Et sa splendeur, au front de ces sphères flottantes
Qui font pleuvoir sous lui leurs palmes éclatantes.
Non ! pour crier, mon cœur ! tu n'aurais plus de voix :
Il suffit, dirais-tu : — Je le sens, je le vois !
Ici-bas, sa bonté, sa puissance infinie !
Là-haut, sa majesté brillant dans l'harmonie !
Et, que faut-il de plus, pour sentir, croire en lui ?..

Dans ces brillants déserts, O mon Dieu ! loin du bruit,

Oui ! si j'aime à laisser, sur son aile berçée
Comme l'un de ces feux, s'envoler ma pensée :
C'est pour sentir couler au-dedans de mon cœur
Avec l'impression, ce calme intérieur,
Ce jour mystérieux, dont la vertu dans l'âme
En l'éclairant un peu, l'élève à Toi, l'enflamme,
Et, comme par instinct la force d'adorer ;
C'est pour sentir en moi, ce frisson passager
Qui toujours fait vibrer la corde frémissante
De ce doux instrument, qui résonne et qui chante
Au-dedans de mon sein, dont le faible soupir
Sur mes lèvres toujours, palpite et vient mourir :
C'est pour rêver aux cieux, quand mon cœur solitaire,
Sent en lui le besoin d'exhaler sa prière,
Et, de te murmurer encore, de plus près
Dans d'intimes accents, ses plus tendres secrets.

Ah ! Que ce faible accord échappé de ma lyre,
Quand de mon cœur, l'ardeur se froidit, se retire,
Résonne toujours pur, implore, et monte à Toi
Comme monte un soupir sur l'aile de la Foi !

DÉDIÉ A MON ONCLE J. D.

# UN PÈRE SUR LA TOMBE DE SON ENFANT

—

Va dormir mon enfant, dans la nuit de la tombe
Où jamais nul rayon ne descend et ne tombe,
Où le sommeil est long comme l'éternité :
— La tombe, vers laquelle, à chaque heure emporté
Par le Temps qui nous tient, et nous presse et nous foule
Chacun de nous chemine : — abîme où tout s'écroule.
        Où nous précipite la Mort
        Qui, jamais, n'est lasse et ne dort.

Va dormir, sur ta froide et solitaire couche
Toi ! dont la douce voix, sans écho sans soupir,
Ne vient plus voltiger sur ta muette bouche,
Toi qui nous souriait au moment de mourir !
Va dormir mon enfant, dans la fosse muette
Où peut-être bientôt, sur ton froid oreiller
La mort aussi viendra ployer, poser ma tête,
Doux ange, pour jamais ne plus me réveiller !

Va dormir mon enfant, loin de ta pauvre mère,
Loin du nid, où jamais l'on a de peine amère ;
Où l'aube sur ton front rayonnant, chaste et pur,
Répandait ses rayons, et le ciel son azur ;
Où ta mère couvrait ton berceau de tendresses,
De sourires, de pleurs, de baisers, de caresses !
Tu n'auras plus l'œil maternel,
Pour te sourire, ange du ciel !

Va dormir là tout seul, à l'ombre d'une pierre,
D'un cyprès qui s'attriste, et d'une sombre croix :
Tu n'as plus qu'un linceuil, pour garder ta poussière !
Tu n'auras plus nos bras, hélas ! comme autrefois,
Jeune, pour te bercer, plus vieux pour te défendre !
Oh ! si tu le savais, que nos pleurs, maintenant
Ne viendront plus tomber que sur ta froide cendre ;
Nos genoux, pour prier, que sur ton monument !

Que maintenant. le lierre, à ton blanc mausolée
Comme une sœur en deuil muette et désolée,
Va bientôt se suspendre, et de mille rameaux
T'enlaçer !... Car il aime aussi lui, les tombeaux !
Que l'herbe va s'accroître ainsi que les années,
Et va couvrir d'oubli, comme de fleurs fanées
Ce tertre où l'on t'ensevelit,
Qui sera notre dernier lit !

Oh ! oui dors mon enfant, de ce sommeil paisible
Qui jamais n'est troublé de vision horrible,
Où nul songe ne vient, éveillant ses remords
Livrer le pauvre cœur souffrant, à mille morts ;

Où l'image des jours coulés en cette vie
S'efface, aussitôt que l'existence est ravie :
Où, tout ce qui pour nous fût un jour, est passé.
Comme ton dernier souffle, ô mon doux trépassé !

Dans ce champ où s'en vont mourir les bruits du monde
De peur que ton sommeil, de sa clameur profonde
Ne soit encor troublé, va dormir mon enfant !
Bien d'autres, qui t'en voient d'un œil indifférent
Passer le seuil lugubre, avant que le jour tombe :
S'en viendront à leur tour, là, non loin de ta tombe,
Dormir, couchés par d'autres mains ;..
Mais, plus du sommeil des humains !

Ah ! ta nef, dans ce port, à jamais abritée,
N'y sentira plus rien de la mer irritée
Qui brise si souvent nos esquifs aux écueils !
Tu n'auras point ce temps, accablé par les deuils,
De faire avant la fin d'un orageux voyage
Outre hélas ! le dernier, plus d'un triste naufrage ;
De voir à chaque pas tomber avec tes pleurs
De ton front abattu, toutes les blanches fleurs.

Car, tu l'avais encore à ton front qui rayonne
Avant de nous quitter, l'immortelle couronne
Que Dieu donne aux enfants quand ils sont au berceau !
Tu n'avais pas encor, jeune et tendre arbrisseau,
Vu tomber, s'en aller, comme au souffle d'automne
De ce front que le vent des douleurs découronne
Feuille à feuille, ici-bas ta vie
En quelques jours évanouie !

Tu n'avais pas encore aux coupes d'ici-bas
Porté ta lèvre avide, et tu ne savais pas
Sinon par nous, combien, de l'urne de la vie
Où, des hommes, toujours, la soif inassouvie
Veut puiser les plaisirs,... il s'écoule de pleurs !
De combien de regrets et d'amères douleurs
Il faut que notre cœur incessamment s'abreuve,
Sans jamais épuiser cette source où ce fleuve !

Tu n'avais pas encor, du présent ébloui,
Contemplé l'avenir à travers de vains rêves !
Ton cœur n'avait pas dit, transpercé de cent glaives
" Oh ! comme ici-bas. tout. bientôt s'évanouit !
" Comme l'œil fasciné, nous trompe sur la route !
" Et, qu'on marche souvent à ces lueurs du Doute !
" Phare trompeur laissé sur la mer de nos jours :
" Oh ! pourquoi, quand déjà notre espoir va s'éteindre,
" Que nous croyons bientôt l'approcher et l'atteindre,
" Pourquoi recule-t-il, fixé sur nous toujours ?

" Vers quel gouffre inconnu, guide-t-il notre voile ?
" Et, pourquoi dans nos cieux, jamais la même étoile ;
" Ce sourire de Dieu pour nous brillant au ciel ;
" A nos yeux égarés, vient-il pas aussi luire ?
" Pourquoi ce flot si calme aujourd'hui, qui soupire
" Et nous berce en jetant son murmure éternel.
" Soulevé tout-à-coup, nous lance-t-il aux nues,
" Pour nous jeter souvent aux plages inconnues ?
" Oh ! pourquoi donc, toujours, cette mer sous ses eaux
" Sème tant de débris, garde tant de tombeaux ? "

Oh ! non, tu n'avais pas, âme en proie aux souffrances,
Chanté ce Désespoir des cœurs sans espérances,
Par le doute touchés, par le vice flétris !
Non ! tu n'avais encor rien vu de l'Existence !
Tu n'avais pas semé de distance en distance
D'un cœur perdu pour Dieu tous les tristes débris !
Tes chants échos du ciel, jusques en l'agonie
Etaient pleins d'une douce et céleste harmonie.
Nul vent t'avait encor touché, ma frêle fleur !
Ton sourire, jamais, ne fut mêlé d'un pleur !

De ce sourire par où rien ne se mélange,
Non ! tu n'avais encor souri qu'à ton bel ange
Qui parlait en silence à ton cœur attentif,
Qui veillait sur tes jours comme ta tendre mère,
Jetant une auréole, à ton front,—de lumière
— La Mort vint à son tour, et d'un bras sur et vif
Te prit à notre amour ; mais te donne en échange
De la tombe ici-bas, le Ciel là-haut mon ange !
Oh ! ton sort est bien doux, s'il est cruel pour nous !
Il faut bien, pour prier, qu'il en reste à genoux !

Il faut bien qu'il en soient, échappés du naufrage
Qui s'en aillent là-haut, par le funèbre lieu
Où chacun passera, porter nos pleurs à Dieu !
Qui puissent nous crier des cieux ; " Oh ! Vous courage
" Vous tous que nous avons laissés sur le chemin,
" Qui trouvez trop tardive à votre gré, cette heure
" Où vous pourrez toucher l'éternelle demeure
" Pour y monter.—Du ciel, nous vous tendrons la main !
" Espérez ! car ce ciel est votre récompense
" Et, Dieu sait écouter tous nos chants d'espérance. "

Oh ! oui, tu n'as plus rien à demander aux jours,
Rien au monde !.. Et là-haut, dans les saintes phalanges
Aux cercles infinis des flamboyants archanges
Dieu t'a joint pour aimer,chanter comme eux toujours,
Accordant tous tes chants, aux lyres solennelles
Qui mêlent leurs accords à leurs voix éternelles !
— Va dormir mon enfant, et reçois mon adieu !
Oh ! du ciel, quelquefois, viens sourire à ton père ;
Offre à Dieu tous ses pleurs mêlés à ta prière !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ange !... Jusqu'à moi, fais rayonner ta lumière !...
Dors ! ton sommeil est doux, car ton âme est a Dieu !

DÉDIÉ A GEORGES F.

# AU POËTE

Poëte ! si tu veux qu'on écoute parfois
Les chants de ta céleste lyre,
De ceux qui vont t'entendre, emprunte aussi la voix,
Pour chanter ce qu'ils n'osent dire !

Recueille en un écrin, les perles de leurs cœurs,
Et, choisis entre tes pensées,
Toujours, celles qu'ils ont, de plus de leurs doux pleurs
Au fond de leur âme arrosées !

Descends dans le secret de ce temple de Dieu,
Si plein d'échos et de mystère,
Où l'on voit quelquefois, comme dans le saint lieu
Briller la lampe solitaire ;

Où l'on voit à l'autel, le fantôme, à genoux,
De l'Amour ou de la Prière,
Rêvant, priant, versant leur baume le plus doux
Sur quelque relique encor chère !

Descends-le et tu verras, même près des tombeaux,
Jetant son céleste lumière
Dans sa profonde nuit, briller bien des flambeaux,
Allumés là, par la Prière.

Tu [illegible] ces mille chants nouveaux
Que l'on n'entend que là, dans l'âme ;
Et, tu verras souvent sous ses divins arceaux
Passer quelque ange au vol de flamme !

Ah ! tu pourras toi-même, écoutant ses concerts,
Y démêler l'hymne du monde,
D'avec celle de Dieu ! —Des voix de ces deux mers,
Savoir quelle est la plus profonde !

Oui ! tu pourras après, sur ces divins accents,
Accorder tes chants et ta lyre !
Et, tu verras alors, tous les cœurs frémissants
Répondre à ton divin délire !

Oh ! Qu'ils disent au moins, qu'ils disent une fois :
" Ses sanglots, sont ceux de notre âme,
" Ses pleurs, ceux de nos yeux, et sa voix notre voix
Palpitant sous la même flamme ! "

Et, tu pourras alors, enfin du temps vainqueurs,
Dans un nuage d'or, sur l'aile de la gloire
Voir monter sous tes yeux, ton nom et ta mémoire,
Jusqu'au sublime ciel, portés par tous les cœurs !

—

## EN SONGE AU CIMETIÈRE.

---

Comme je tressaillis, quand je pas [illegible]
Au milieu de ce vaste et sombre [illegible]

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La nuit faisait pleuvoir, et jaillir [illegible]
Pareille à l'étincelle au [illegible]
Chaque étoile brillante aux [illegible]
C'était l'hiver, bien tard ! — [illegible]
Et, le vent secouait, comme des [illegible]
La neige, grand linceuil étendu [illegible]
Qui, de la terre aride en la [illegible]
Couvre la nudité : — Sereine, [illegible]
La lune scintillait au fond d'une [illegible]
Arc-en-ciel irisé des aurores du [illegible]
Empourprant dans l'azur les [illegible]
La bise aux champs [illegible]
La cascade grondait pareille à [illegible]
Qui se fond dans l'abîme [illegible]
Et, ses soupirs lointains, [illegible]
Faisaient penser à l'hymne auguste et solennel
Qui s'élève parfois, le soir, d'un temple agreste.

J'étais seul, cheminant d'un pas plus vif et leste,
Vers le toit paternel, en un sentier obscur.
Bientôt je dus franchir ce lugubre et long mur
Du champ des morts, s'offrant au milieu de ma route
Et, comme le rêveur qui parle et qui s'écoute,
M'encourageant moi-même en ce nouveau chemin,
Parmi toutes ces croix qui me tendaient la main,
Foulant le sol blanchi de ces tombes muettes,
Pendant que je sentais mille terreurs secrètes ;
Sous ce ciel glacial, dans ce champ de la mort,
Seul ainsi, j'avançais ;... et j'étais jeune encor !
Hélas ! et je croyais à ces mille chimères,
Ces contes qu'on apprend aux genoux de nos mères,
Aux spectres qui la nuit, couverts de blancs linceuils,
Pour chanter et pleurer, sortent de leurs cercueils !

Oh ! Quand je me sentis dans cette solitude,
Où les tombes avaient une étrange attitude
A mes yeux effrayés ; où j'imaginais voir
Des morts sortant déjà de chaque caveau noir,
De chaque fosse ouverte, — Oh ! cette frayeur sombre
Qui vous saisit soudain comme un homme dans l'ombre
Fit courir ses frissons glacés, jusqu'en mon cœur.
Au sol enraçiné, comme un saule pleureur ;
Je restai là muet, cloué sur une tombe.
Sans voix, sans souffle, et plus tremblant qu'une colomb
Il me semblait ouïr mille confuses voix,
Des soupirs étouffés comme au fond des grands bois,
Tristes chants qui sortaient des fosses ténebreuses.
Voir des spectres venir, et de leurs mains osseuses
Me ployer à leurs pieds, comme un frêle roseau

Et me descendre ensuite au sein d'un noir tombeau,
Parmi les ossements, débris humains sans nombre.
Et des suaires blancs qui les couvraient dans l'ombre ;
Puis me guider, vivant, dans ces affreux caveaux
Où la lugubre nuit, n'a jamais de flambeaux.

Déjà je me voyais enseveli sous terre,
Esseyant en pleurant, de soulever la pierre
Qui se dressait massive, entre le ciel et nous.
— Las de mes vains efforts, et, tombant à genoux,
J'élevai vers le ciel une ardente prière.
Demandant pour ces morts couchés dans la poussière
Quelques rayons d'en haut, la fin de leur sommeil,
Et le commençement du sublime réveil,
Et l'éternel oubli de leurs fautes passées.

Soudain, je vis monter des âmes vers le ciel,
Avec un vol égal à celui des pensées !...
— Et puis, je retombai, plongé dans le réel !
Tout avait disparu, spectres et cimetière !
— Dans l'attitude encor, de la sainte prière :
Surpris, j'ouvris enfin les yeux aux rayons du soleil,
Dans ma vître, allumant mille gerbes de flammes.

---

Dans nos songes, c'est Dieu, qui fait passer ces âmes
Pour qu'on y pense au moins, un peu, dans le sommeil
Nous, qui jamais, peut-être y pensons au réveil !
Nous, qui laissons sitôt croître cette herbe épaisse
De l'oubli, sur les croix, les tombes qu'on délaisse ;
Sur tous ces souvenirs, ces sépulcrales fleurs

Que l'on devrait toujours arroser de nos pleurs,
Pour rappeler nos cœurs à la sainte pensée
De ces morts, dont la tombe est sitôt délaissée !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Oh ! pensons à tous ceux qui dorment dans l'oubli,
Si nous voulons qu'un jour, on pense à Nous, Aussi !

---

## A AUGUSTE DE VILLÈLE

---

Où donc as-tu pris cette voix,
Et, qui monte si bien ta lyre ?
Quel ange, dans ton cœur soupire
Des accents aussi forts et si doux à la fois ?
Tu le sais mieux que nous, et tu n'oses le dire !
Mais tu ne sens pas moins d'où te vient ce délire
Qui te fait éclater en chants harmonieux,
Et que l'âme respire,
Comme un parfum des cieux.

Chante encore, et toujours, noble fils de la France !
L'oiseau de vos vallons ne chante pas longtemps,
Et de ses jours, bientôt se fanent les printemps.
Chante nous quelques chants d'amour et d'espérance,
Pour t'écouter, j'en sais, parmi tous tes amis,
J'en sais un qui comme eux, saura faire silence !
Chante encor ! tu le sais, tous nos cœurs t'ont compris !

# PREMIERS CHANTS

---

Oh ! Qui viendra s'asseoir, amant de la nature,
Sur ces bords où voilée, une source murmure
Comme un chant, qu'elle jette au vent ?
Oh ! Qui verra passer, comme en la sombre allée
Cette jeune figure, encor demi voilée
Qui, sous ce ciel marche en rêvant !

Feuilles de ma jeunesse, aux vents enfin livrées,
Des rayons du printemps à peine encor dorées :
Allez !... Envolez-vous, ô mes frêles oiseaux
Qui vous êtes posés les premiers sur mes branches !
Allez !... Suivez le vent, ô mes colombes blanches !
Vous trouverez peut-être ailleurs, d'autres rameaux
Où vous poser !... et d'autres grèves
Où vous abattre, mes beaux rêves !

Penché, d'un doigt distrait, feuille à feuille en rêvant,
Je laisse, ici tomber, au flot pur et mouvant
Ces chastes fleurs de ma pensée,
Ecloses un matin, sous le regard de Dieu
Dans ce repli de l'âme, où le ciel est plus bleu,
Où, la nuit est vite effacée

Qui me regardera, briser ces joncs tremblants,
Effeuiller sur les eaux tous ces calices blancs !
— Ces feuilles !. Qui saura, quel vent froid de l'automne
Bientôt, les fanera sur leurs frêles rameaux !
— J'en aurais dû faire aux solitaires tombeaux
Pour la saison de deuil, quelque pâle couronne,
Un suaire au funèbre pli,
Pour ceux qui dorment dans l'oubli !

Feuilles, où fleurs, où flots ! allez où va toute onde !
On sait trop qu'ici-bas, tout ne va qu'au tombeau !
Qu'importe à qui verra tomber ces gouttes d'eau,
Ce flot mêlés aux flots de cette mer du monde !

Je lui livre à mon tour, comme un frêle roseau,
Cet enfant premier-né, couché dans ce berçeau. –
Qu'il flotte au vent, bercé sur sa vague profonde !...
Vers quels bords ira-t-il ? – je ne sais !... pauvre esquif !
Ah ! s'il pouvait, avant d'échouer au récif,
Frapper l'œil attentif de quelque vierge blonde !

Cet enfant—aussi lui, serait-il pas sauvé ?
Dites !... Un tel bonheur peut-il être rêvé ?

---

# FLEURS D'AMOUR

## RENCONTRE.

Elle était pourtant bien, de noir toute habillée,
Et sa tête charmante, — et j'en crois à mes yeux,
D'une gaze de deuil était pourtant voilée !
Elle allait de son pas léger et gracieux :
Je regardai passer cette petite reine,
Sans oser saluer, et j'en eus de la peine :
Car mon salut, qui sait ! eût pu m'être rendu.
Et, sans avoir blessé, j'aurais du moins tout su.
— Sous son voile, NINA ! pourquoi souriait-elle,
En s'enfuyant plus loin comme un léger oiseau ?
Pourquoi donc à mes yeux, parût-elle si belle ?
— Son petit parasol, ressemblait tant qu'il faut
Au tien aussi NINA ! — Mais pourquoi ce sourire ?
Oh ! Quand tu saurais tout, tu n'oserais le dire
Petite méchante ! — Ah ! j'avais cru pourtant voir
Passer mon ange blanc, tout costumé de noir !

Si mon œil m'a trompé, ma petite hirondelle.
Je ne regrette point ma douce illusion ;
Je l'aime, pourvu que dans cette vision,
Mes yeux comme mon cœur, aient cru n'entrevoir qu'elle

Charmant petit fantôme
Qui va vêtu de noir,
Comment donc on te nomme ?
Oh ! fais nous le savoir
Ange vêtu de noir !

---

## A FABIOLA.

SUR SON ALBUM.

Bien sûr ! si je pouvais : Dieu me le permettant
De la nuit, soulevant les voiles,
Aller cueillir au fond de ce bleu firmament,
De quoi faire un bouquet d'étoiles.

J'en ferais, pour ton front serein et rayonnant,
Une autre couronne de flamme.
Sous laquelle on verrait ton âme
Luire encor à travers ces Fleurs du Firmament !

# DEMANDE.

IMITÉE D'ALFRED DE MUSSET.

---

Charmant petit moinillon blanc !

Charmant petit papillon blanc,
Ta lettre !... Oh ! je l'aime pourtant !
Charmant petit papillon rose !
Pourquoi dis-moi le franchement,
Demandes-tu pas autre chose ?
Charmant petit papillon blanc !

Charmant petit papillon rose
Qu'elle est pénible cette clause,
Charmant petit papillon blanc !
Qu'on te demande même chose,
Ton cœur en serait-il content
Charmant petit papillon rose ?

Charmant petit papillon blanc
Tu ne veux pas assurément

Charmant petit papillon rose,
Que l'on te pense si méchant
Quand on sait bien toute autre chose,
Charmant petit papillon blanc !

Charmant petit papillon rose,
Sais-tu ce dont tu seras cause,
Charmant petit papillon blanc ?
C'est que tu rendras bien morose
Mon cœur !... peut-être pour longtemp,
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc
Je bouderai comme un enfant,
Charmant petit papillon rose,
A qui l'on enlève en jouant,
Ce qu'il préfère à toute chose,
Charmant petit papillon blanc !

Charmant petit papillon rose
Est-ce de peur que je n'en glose
Charmant petit papillon blanc ?
— Quoi ! tu redoutes que je n'ose !...
Tu n'y pensais pas sûrement !
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc,
Tu sais trop bien intimement
Charmant petit papillon rose,
Que ce billet doux et charmant
Demeure à tous yeux lettre close,
Charmant petit papillon blanc !

Charmant petit papillon rose
Tu sais trop bien que je l'arrose
Charmant petit papillon blanc,
Quand j'en lis l'amoureuse prose,
De doux pleurs aussi bien souvent,
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc
Non ! tu sais trop que le moment,
Charmant petit papillon rose
Le plus suave au cœur aimant,
Est bien celui seul où l'on cause
Avec son cher papillon blanc.

Mon cher petit papillon rose,
Sans que je te dise autre chose,
Mon doux petit papillon blanc,
Tu comprends ce que je propose,
Et, ce que mon cœur sous-entend,
Charmant petit papillon rose !

Charmant petit papillon blanc
Oh !... Ta lettre, je l'aime tant
Charmant petit papillon rose !
Serais-tu donc assez méchant
Pour refuser ce que je n'ose
Demander trop ouvertement ?

Tu sais, mon charmant petit ange
Ce que je puis assurément
Donner en retour de l'échange !
Dis !... Si tu le voulais pourtant !...

Puisque notre bonheur peut être sans mélange,
Et que l'on peut beaucoup, souvent, rien qu'en voulant
Que parfois, loin d'y perdre, on gagne en un échange ;
Oh ! dis-moi, pourquoi pas ? – mais sur ce tout tremblant
Je m'arrête, papillon blanc !
S'il n'en tenait qu'à moi, certes !... mais vois ! je n'ose !
Charmant petit papillon rose !
— Encore une petite chose !

Tu sais que le poète, à son papillon blanc
Peut aussi lui, donner avec tout ce qu'il aime,
Outre son pur amour, et qui sait ! son cœur même
D'autres ailes d'or, pour voler au Firmament !

---

## A ISABELLA

SUR SON ALBUM

---

O Fleur de poésie !
Que je préfère à toute fleur,
Que seule j'ai choisie,
Pour parfumer mon cœur,
De ce que ton calice épanche de meilleur,
Toi qui souris toujours, douce fleur solitaire,
D'un sourire si plein d'amour, et de douceur !
Oh ! demande à rester ici près de ta sœur,
*Une Fleur comme toi, qui n'est pas de la Terre !*

# CE QU'ON DIT D'ELLE

---

Son cœur est trop plein de jeunesse,
De vie et de bonheur encor !
Non ! de son front blanc, chaque tresse
Nous voile trop de rayons d'or !

Non ! de sa pensive paupière,
On voit sortir trop de lueurs,
Pour qu'on dise — " Cette lumière,
Ne nous vient qu'à travers ses pleurs ! "

Sur sa lêvre, un trop doux sourire,
Se mêle aux éclairs de ses yeux,
Pour qu'on ose un instant se dire,
— " *Tout cela, lui vient point des cieux !* "

# PREMIER RÊVE

---

Jeune homme au front pensif, à qui donc rêves-tu ?
Pourquoi ces longs regards où vacillent des larmes,
Et, quel soupir profond, ai-je donc entendu ?
— Oh ! sous un nouveau poids et d'ivresse et de charmes
As-tu senti ton cœur doucement oppressé ?
—Quelle brise d'amour sur ton âme a passé,
Et quel est ce doux nom que ta bouche murmure,
Qui remonte toujours comme un céleste accord
De ton cœur à ta lêvre ? – Et, quelle est la voix pure
Au timbre harmonieux, si doux et ravissant
Que ton oreille épie, et veux toujours entendre,
Et semble aussi sans cesse, en extase écouter ?
— Quel nuage, soudain, sur ton front vient répandre
Cette mélancolie, où l'on sent se mêler
Avec les souvenirs, une vague tristesse ?
— L'ennui !.. Tu l'aimes donc !.. pourtant, elle est si loin
Oh ! tu sens, que ton cœur, a de nouveau besoin,
De puiser dans le sien, l'inexprimable ivresse ;
De replonger tes yeux, dans ce brûlant miroir,
Où mieux qu'ailleurs, ton âme aimait à se revoir !
.........................................
Oui ! la plus douce image en nos cœurs imprimée,
Sera bien toujours celle où sourit tendrement,
Sous ses traits séduisants — *Notre ange bien-aimée !*

## CONSOLATION

---

Oui vrai ! je lui disais un soir
Qu'elle vint près de moi s'asseoir !

Hélas ! il se fait sur la terre
Tant de choses en désaccord,
Qu'il semble que tout est mystère,
Et, que rien n'est vrai que la mort !

---

Tes lèvres viennent de sourire,
Ton cœur ému de me parler !
Mais à ce que tu m'as pu dire,
Dois-je me taire, et me fier ?

Une peine d'amer présage
En pleurs s'épanche dans tes yeux.
Il en tombe aussi du nuage
Qu'un vent disperse par les cieux !

Tu dis que souvent, plein d'alarmes,
Gonflé de chagrins et d'ennuis,
Ton cœur toujours, trouve des larmes
Qu'il verse au sein des tristes nuits ;

Que la muette Rêverie,
Du Mensonge pudique sœur,
Te jette sa mélancolie,
Comme un blanc voile à ta pudeur ;

Tu dis que bien souvent, rêveuse,
Quand ton œil sonde en l'avenir,
Tu souffres, même étant heureuse
Puisque ce bonheur doit finir ;

Tu souffres quand la douce Aurore,
En t'éveillant chaque matin,
Te dit, que moins jeune est encore
L'Aube, ici-bas, de ton Destin ;

Qu'un instant, aux célestes voûtes
Brillera ta chaste lueur,
Mais, qu'en ses radieuses routes
Ira s'éteindre ta splendeur ;

Tu souffres, quand tu vois les roses
Ne s'épanouir qu'un soleil,
Car tu sais, qu'ainsi que ces choses
Passera ton Songe vermeil ;

Tu souffres de voir les années,
Effeuiller tes calices blancs,

De sentir, tant de fleurs fanées,
S'échapper de tes doigts tremblants.

Tu dis aussi que la nuit sombre,
De trop près, suit nos plus beaux jours,
Qu'il faut, qu'elle jette son ombre
Partout, jusques sur nos amours.

Dans tes bras, tu voudrais étreindre
Tout ce qu'a jamais, de plus beau
Rêvé ton âme ;... Et, sans l'éteindre,
De l'Amour, porter le flambeau.

Tu voudrais trouver sur ta route,
Quelqu'ange, qui te veillerait,
Qui te suivrait partout, sans doute !
Et comme un frère t'aimerait.

Tu voudrais voir ton divin rêve,
Ne mentir point à ton espoir.
Tu veux que ton Soleil se lève,
Du moins, avant qu'il fasse soir.

---

Séchons nos pleurs, car tous ensemble,
Nous avons les mêmes pensers,
Car nous avons, quoiqu'il nous semble
A fouler les mêmes sentiers !

O chaque frêle créature
Ici-bas, porte son fardeau !
Que chacun, cherche, à sa blessure,
De mettre le baume qu'il faut !

Laisse parler à ton oreille
L'Ange attentif qui suit tes pas !
Quand sa secrète voix conseille,
Que ton cœur l'écoute, tout-bas !

Va ! ne détourne point la tête
Contre les coups de la Douleur,
Et, le front haut, sous la tempête,
Brave toi-même le Malheur !

Que la Mort, spectre sans demeure
Autour de toi sème le deuil !...
Reçois cet hôte, et dis — " C'est l'heure,
Puisqu'il a passé sur mon seuil ! "

Dis-toi ; — " Sous ce ciel qui rayonne,
Bien d'autres spectres affamés
Passent, qui n'ont plus la couroune
Au front, de leurs jours bien-aimés ! "

Etres viellis sous les misères,
Prenant pour la réalité,
Eux aussi, leurs vaines chimères,
Et, qui crurent à la beauté ;

Et, qui crurent à cette vie,
Comme à l'amour, à l'amitié !
— Demande à leur âme assouvie,
S'ils n'en pleurent point de pitié !

Malheur à celui qui se livre
Au flot, sans en sonder le fond,

Et, se laisse comme un homme ivre
Emporter au gouffre profond !

Car, pour passer la mer immense
Entre la vie et le tombeau,
Avec l'amour et l'espérance
Dieu donne à chacun son flambeau !

Ne laisse pas le tien s'éteindre !
Qu'il se consume sur ton cœur,
Et, souriante sans te plaindre,
Va ! marche à sa chaste lueur !

Comme aux cieux, l'étoile qui file
Laisse s'écouler dans la nuit
Ce songe, – Rayon faux qui brille,
S'il en est un qui te poursuit !

Qui te dit, que des fleurs semées,
Que tu cueilleras en chemin,
Toutes resteront parfumées,
Et vivront jusqu'au lendemain ?

Ta lèvre a le pli du sourire,
Aujourd'hui, – mais, qui dit, demain,
Qu'elle ne voudrait pas maudire
L'Adoration du matin ?

Dieu seul, sait tout ce que nous sommes !
Il sait, qu'ici-bas, fleurs d'un jour,
Nous passons comme des fantômes,
Avec l'ombre, au cœur de l'amour !

Penchés, comme un plongeur avide,
Sur notre âme, abîme profond,
Notre œil, croit sonder que le vide !...
— La perle, souvent est au fond !

---

Oh ! Vous passez, ouvrez votre aile,
Jeunes fronts ! anges radieux !
Remontez comme l'hirondelle,
Puisque vous planez mieux aux cieux !

Fuyez la Terre, où dans les fanges,
Nous marchons courbés, soucieux !
N'y passez que comme les anges,
En ne regardant que les cieux !

---

## A ALICE

SUR SON ALBUM

---

Va ! mon gentil petit bouquet,
Si rose, si frais, si coquet,
Beau déserteur de mon bosquet !
Dis,... qu'un harmonieux mélange
De fleurs, ont de toi fait un ange,
Et, que le front plein de rougeur,
*Tu viens trouver ta sœur.*

## A STELLA

---

Oh ! mais, si j'osais vous le dire,
Qui sait, si vous m'écouteriez ?
Peut-être diriez-vous ;—" Assez !
—" Ne vous ai-je point vu sourire ?"
Et, si j'osais vous la nommer,
Peut-être en seriez-vous jalouse,
A crier, comme l'Andalouse,
—" Qu'importe, à qui ne peut aimer ! "
Si je disais, qu'il n'est sur terre,
Rien, qui ressemble à cette fleur
Rien, qui n'ait la chaste lueur
Rayonnante sous sa paupière,
Doux regard, trop plein de lumière,
Comme il est trop plein de son cœur !
Et, si je l'appelais : — Ma sœur,
Et que je l'aimerais en frère.
Si je vous disais tout cela,
Puis, bien d'autres choses encore :
Et soudain, si l'écho sonore
Chantait votre doux nom :—STELLA !
Dites !... Oh ! pourriez-vous vous-même,
Me la nommer ?— *Celle que j'aime.*

## A NINA

NINA ! veux-tu te faire fleur ?
Je me ferai petite mouche,
J'irai me poser sur ta bouche
Pour puiser le miel de ton cœur.

Je me ferai petite abeille,
Et, dans ta corolle vermeille,
J'irai m'enfermer, belle Fleur,
*Pour mourir du moins, sur ton cœur !*

## SON ŒIL

Dans le ciel de mon âme, où volent mes pensées,
Sur une aile invisible, incessamment berçées,
Où mes songes, souvent, font comme un vague bruit,
A l'heure où le sommeil, sur les yeux met un voile ;
Je vois toujours briller une sereine étoile :
— To nœil qui me regarde et rayonne en ma nuit !

Oh ! fixe, fixe-moi, regard doux comme l'aube !...
Elle !.. peut-être encor, soupçonne-t-elle pas,
Tout ce qu'à mes regards, ta lumiére dérobe
*De deuils, et de chagrins, semés sous tous mes pas !*

## ENNUI

—

En vain, dans mon ciel sans nuage,
Je cherche une étoile d'amour !
Je t'y vois plus, mon doux visage,
Avec ton fin sourire aussi doux que le jour.

Et tu sais bien, pourtant, moi qui n'ose le dire,
D'une trop vive voix ; que pour qu'il fasse jour
En mon cœur : — Je n'ai rien besoin que d'un sourire
Qui me vienne de toi, *comme un rayon d'amour.*

—

## UNE LARME

—

Dans le calice de la fleur,
Le ciel épanche sa rosée :
Et moi, de mon âme épuisée
Dans ton cœur avec ma pensée,
Je laisse couler ce doux pleur,
Sous le silence et le mystère ;
Pleur d'amour et de peine amère,

Puisqu'un seul rayon de soleil,
De chaque goutte de rosée,
Peut faire une perle irisée
Au bord d'un calice vermeil :

Un seul regard de ta paupière,
Plein de pardon et de douceur,
Peut aussi, tu le sais, ma sœur,
Mon Amour !... transformer ce pleur,
*En un sourire de lumière.*

## SOUVENIR A L'ABSENTE

Notre cher petit oiseau blanc,
Oh ! pourquoi donc sitôt, as-tu pris ta volée,
Toi, qui nous semblait si content
De ta petite cage, aujourd'hui désolée ?

Sans doute un mauvais coup de vent
A soufflé dans ton aile, et loin, pendant l'orage,
Comme il arrive trop souvent,
Loin de nous t'emporta vers cet autre rivage !

Tu nous as fui, voyant l'hiver !...
— Comme notre œil s'attriste ô ma blanche colombe
De ne revoir plus, entrouvert
Ton seuil silencieux, désert comme une tombe !

Quand il ne voit plus dans les cieux
Briller cet astre doux qui jetait sa lumière
Sur les fronts les plus soucieux,
Inspirant à nos cœurs, l'amour et la prière !

Oh ! ce beau front qui se penchait,
Rêvant comme une fleur, courbée au bord d'un vase ;
Cette voix, doux luth qui chantait,
Versant dans tous les cœurs, une céleste extase ;

Nous les cherchons nous les pleurons.
Comme on pleure là-bas, bien loin de sa patrie,
Comptant l'heure où nous reverrons
Cet ange aux yeux si bleus, cette tête chérie !

Elle emplissait, auparavant
La maison, de gaîté, de rayons, de sourires.
Ame joyeuse !—Oh ! bien souvent
Elle jetait en nous, ces charmes, ces délires

Que, dans l'ivresse du bonheur,
On sent naître dans l'âme ; – et sa parole douce,
Pareille à la vague rumeur
Qu'on entend quelquefois, sortir des nids de mousse.

Nous aimions tant à voir cet œil,
Rayonnant des clartés de la nocturne étoile
Cette blanche figure en deuil.
D'un sourire plus doux, souriant sous son voile !

Du toit, elle chassait l'Ennui,
Qui toujours, par la main, tient la Tristesse sombre !
— Ainsi, le jour chasse la nuit !
Ce front pur rayonnait au milieu de toute ombre !

Souvent, l'essaim harmonieux
Des claviers épanchés en molles sérénades,
Sous ses dix doigts mélodieux,
Voltigeait dans les airs au milieu des roulades.

— Etait-ce un hymne au fond des bois,
Qui résonnait ainsi, la nuit dans ce silence ?
Quand on entendait cette voix
Qui faisait soupirer la naïve romance ;

— Etait-ce le gémissement
D'orphelins délaissés, mourant sur une dalle,
Dans un dernier embrassement,
Confondant leurs soupirs, avec leur dernier râle ?

D'où tombaient ces divins soupirs
Qui faisaient, de nos cœurs déborder tant de larmes ?
Roseaux penchés sous les zéphirs,
Tenaient nos fronts courbés, sous un doux poids de char-
[mes ?
Quel luth, sous tes doigts éploré,
Laissait ainsi couler l'harmonieuse haleine
De l'hymne vivant et sacré ?
— O toi-même, étais-tu la Harpe Éolienne ?

---

Et, tout donc, s'est évanoui !
Oui ! tout, comme dans l'air, s'envole la fumée !
Notre œil encor tout ébloui
De ton dernier sourire, ô douce bien-aimée !

Faut-il dire que tout cela,
N'est plus qu'un souvenir, que chaque jour efface !
Eclair qui luit aux yeux, un moment, et qui passe,
Pour aller toujours, où tout va !

Nous laissant au cœur, mille choses,
Mille bruits, doux échos qui murmurent encor,
Et qui nous font rêver, même, à l'heure où s'endort,
Là-bas, notre ange aux lèvres closes.

---

Souffle, Brise du Souvenir !
Souffle encor dans nos cœurs, et ta flamme et ta joie !
Trop de choses hélas ! de l'Oubli, sont la proie !
Ta Fleur !... La laisse pas mourir !

Pour qu'elle ne soit pas foulée
Comme un débris de bal, sous quelques pas distraits,
Cueille cette fleur oubliée.
Qui sait ce qui lui reste, encore, de secrets !

Le Souvenir, c'est la pensée,
Flambeau qui jette ses lueurs
Sur toute chose délaissée,
Dans l'oubli, la nuit de nos cœurs

Et, des fleurs, qu'avec la prière
Nous effeuillons sur un tombeau,
C'est elle, toujours, la dernière,
Qu'on laisse à son frêle rameau !

C'est elle, qui dans sa corolle,
Mêlés à ses parfums si doux,
Garde, comme un bruit de parole,
Qui dit toujours : — " *Souvenez-vous !* "

---

## A TES PIEDS

---

A tes pieds, vois ici, cette fleur mi-brisée.
—Sais-tu ma blonde enfant, quels seraient les doux pleurs
Qui lui pourraient donner ses premières couleurs,
La feraient refleurir sous leur pure rosée ?
—Une douce, et seule larme du cœur,
Celle du tien sur le mien. — *Cette Fleur !*

---

## ÉPIGRAMME

A UNE BELLE DÉDAIGNEUSE

---

Certes ! dans l'infortune où pour toi je me traine
Cruelle ! et languis nuit et jour,
Victime,.. Qui croirait ? de ce dépit d'amour ;
Sais-tu, ce qui cause ma peine ?
La seule !... et dont enfin, je veux faire tout l'aveu :..
Hélas !.... *C'est d'en avoir si peu !*

# ELLE

Dans son geste, son port, il n'est rien qui n'efface
Cette dignité vraie au grave et doux regard !
Elle a cette pudeur qui se tient à l'écart,
Et, sait montrer à l'heure, une charmante audace.
— Ce céleste rayon de la timidité
Qui des anges, là-haut, fait briller la beauté,
Est aussi, celui, qui d'une ineffable grâce
Couronne son beau front, et, comme autant de fleurs
Y fait tomber parfois, tant de chastes rougeurs.
Sa petite main, tient, bien attaché, ce voile
Que l'Innocence donne à la sainte Pudeur :
La lueur de son front que nulle ombre ne voile
D'un plus céleste éclat, brille encor sur son cœur.
— Oh ! ce flambeau, s'allume une fois dans la vie !
Qu'un jour, cette lumière, à l'âme soit ravie :
Avec cette sereine et divine lueur,
Elle perd à jamais sa première blancheur !
Souvent !—si sa lèvre où, vient errer son sourire,
De la coupe enivrante elle aussi se retire :
Si ce cœur se refuse aux transports innocents :
Si ses deux beaux yeux bleus se ferment languissants,
Et qu'au son d'une voix, une rougeur subite
Jette un voile de pourpre au front de Marguerite
Oh ! respectez toujours cette candide fleur.
Qu'on ne voit pas ainsi, par un simple caprice,

Entrouvrir tour à-tour et fermer son calice !

.............................................................

—Elle s'ouvre aux douceurs de l'amour qui s'y glisse,
Et se ferme aux rayons de la sainte Pudeur,
Qui lui fait son éclat, et sa suave odeur !

---

## PRESQU'UN AVEU

---

Si je te demandais ; pourquoi ?
Pourquoi, ton œil ainsi pétille,
Quand je te vois si près de moi,
O pâle jeune fille !

Si je te demandais : " D'où vient
" Cet éclair, qui dans ma nuit sombre,
" Rayonne de ton œil au mien,
" Et, chasse autour de moi tant d'ombre ?
Oh ! dis !. Que me répondrais-tu ?
Ma blonde enfant au doux sourire !

Moi !... C'est qu'hélas ! aussi, j'ai compris, et j'ai su,
Ce que sent un cœur qui soupire,
Ce que peut, sans la voix : *Un regard, pour le dire !*

# OUI ! PAREIL AU LAC BLEU

Oui ! pareil au lac bleu, qui réfléchit l'étoile ;
Ton œil doux, tout rempli de la sérénité
Du ciel,—en réfléchit l'azur et la clarté !
Sur ton front ingénu, l'innocence sans voile
Blanche comme le lys, – fleur qui nous vient du ciel ;
Sereine, y flotte, comme une pure auréole,
Tandis que sur ta lèvre où se tait la parole,
Il semble que l'on voit un sourire sans fiel
Errer timidement, puis petite créole
S'y suspendre longtemps comme un gazon de miel !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Regards plein de rayons, de sourires, de charmes,
Qui ne connaissez point l'amertume des larmes,
Qui rayonnez pareils à l'aube sur mon cœur :
Petite bouche rose, et mignonne et pensive,
Qui, comme d'un baiser plein de chaste douceur,
Garde l'empreinte encor, de la grace naïve :
— Laissez-moi vos rayons, vos soupirs, un moment :
Car je trouve plus doux qu'une onde calme et pure
Ces yeux bleus plus profonds que ce bleu firmament.
Ma bouche rose, j'aime encor mieux ton murmure,
Que tout ce qu'on entend dans la grande nature,
De plus doux à la fois, et de mélodieux.
— Oh ! laisse ta parole en flots harmonieux,

Aussi bien que tes chants, s'épancher sur notre âme :
Car si tu peux chanter tous ces hymnes de flamme,
S'il nous vient de ton cœur un concert si divin :
C'est que ton âme n'est qu'une lyre immortelle,
Qu'un ange en soupirant, effleure de son aile,
*Où que Dieu fait frémir sous sa divine maim !*

---

## A ISABELLA

### VA PETITE MESSIVE

---

Va vite ! petite messive ;
Va la voir, ma belle pensive.
Qu'elle t'attende, où non, ce soir !
Pour moi, près d'elle, va t'asseoir.
Va te mirer dans ses yeux bleus.
Où tremble une lueur des cieux.
Fais-lui tes plus douces caresses ;
Dans tes mains, prends ces belles tresses,
Dont les légères boucles font
Une couronne à son beau front
Appelle-la ; — Sœur bien-aimée ;
Dis, comme tu te sens charmée
De la revoir : Puis d'où tu viens ;
Que tes secrets, sont pas les siens,

Et, qu'elle aurait plaisir peut-être
D'entendre, et voir par la fenêtre.
Ce qui se passe aussi, là-bas,
Où l'on ne la voit plus, — Hélas !

Sur le clavier d'ivoire où sa tête se penche,
Oh ! pour moi, va guider, sa petite main blanche !
Regarde-la sourire :—Écoute ses soupirs,
Et vois, quel, lui plait mieux de tous ses souvenirs !
- Dis-lui qu'un soir, en songe, aussi belle qu'un ange,
J'ai cru la voir, non loin, qui me tendait les bras,
M'appelant d'un doux nom que je n'oublirai pas,
Puis qu'ensuite un cercueil s'est ouvert, chose étrange !
Et qu'Elle, en m'y voyant tomber, couché dedans,
Tremblante, hélas ! a pris bien vite
La fuite, la pauvre petite !
En me laissant là seul, mi-mort, claquant des dents,
Qu'aussi pâle qu'un spectre, à mon tour je l'appelle,
Lui tendant, aussi moi, les bras,
Hélas ! mais qu'Elle . . . ne vint pas,
La petite cruelle !

---

N'est-ce pas que souvent, notre rêve Stella !
Notre rêve d'amour, ressemble à celui-là !
Quand nous allons saisir notre vision blanche :
—Cet ange qui sur l'âme, en souriant se penche,
Toujours, fuit de nos bras, nous attirant à lui.
Puis nous laisse soudain, dans une affreuse nuit.
— Oh ! l'on pleure, on appelle, hélas ! cris superflus !
L'Ombre charmante a pris son vol et revient plus.

De l'amour passager, serais-tu le fantôme
Aussi Toi ? — Viendrais-tu, du céleste royaume,
Sur la terre un moment, pour réjouir mes yeux ?
Ah ! n'est-ce pas pour faire un nouveau malheureux ?
............ .... ..........................
S'ils sont beaux quelquefois, ils sont affreux nos songes !
N'est-ce pas ? — Toi ! du moins, fais mentir celui-là !
Car ils sont doux au cœur, va crois-moi ! ces mensonges !
— Des rêves .... en fais-tu de semblables, Stella ?
Puis, petite messive : un peu plus haut,... ajoute !
Et, qu'en secret, son âme, et t'entende et t'écoute !

—" Stella ! serais-tu pas, cet ange radieux,
Qui pour guider nos pas sur terre, vient des cieux ?
Car, pourquoi serais-tu, si rayonnante et belle ?
Pourquoi, dans tes regards, luiraient-ils tant de feux,
Notre œil, croirait-il voir des plumes à ton áile ?

Oui ! vite, va ! dis-lui, mon petit messager,
A l'oreille, tout-bas ; dis-lui toutes ces choses !
Même, attends cette heure, où ses paupières sont closes,
Où viennent tour-à-tour près du lit voltiger,
Ces papillons de nuit, — Les Songes blonds et roses.
.......... ..................................
Puis écoute surtout, seul et silencieux,
Ce qu'en rêve, nous peut dire un ange des cieux.

Alors, près de l'alcôve où cette sœur repose,
Approche, et doucement, tout doucement dépose,
Sur sa bouche mi-close et son beau front rêveur,
Le plus tendre baiser qui te vienne du cœur.

## SON PORTRAIT

---

Une aimable pudeur,
Embellit sa figure ;
Une molle blancheur,
Comne une clarté pure
Brille sur ses beaux traits,
Dont les chastes attraits,
Rayonnent davantage.
Son gacieux visage,
Que relève un haut front,
Qu'achève un beau menton,
Respire la noblesse,
Le talent, la candeur,
Quoiqu'encor sous la fleur
D'une tendre jeunesse.
Son cou bien contourné,
Est flexible, élancé,
Blanc, pur comme l'albâtre,
Où le rayon folâtre,
De boucles de cheveux,
Chatains, pâles, soyeux
Sa tête est couronnée

Sur son col inclinée.
On lit dans ses beaux yeux,
Sous ses pâles paupières,
En tendres caractères,
Ces mots chéris du cœur,
Innocence et douceur.
Sa bouche demi-close
Où la grâce repose,
Où l'on voit, du matin,
La rose et le carmin ;
Semble, à demi, sourire :
Et, quand sa lèvre aspire,
S'ouvre, où roule un soupir,
Poussé par le désir,
Du sein de sa pure âme :
On sent comme une flamme,
Qui s'en vient effleurer,
Sous son brûlant baiser,
Notre front qui se penche,
Comme plie une branche
Où se pose un oiseau.
Puis, pareil au roseau
Qu'un doux souffle balance,
Tranquille, frissonne en silence.

## AVANT L'ADIEU

Il lui disait un jour, que sa lyre muette,
Depuis longtemps, dejà, se taisait. — " O Poète !

" Oui ! ton jour est venu, de penser à mourir !
" Car le berçeau, toujours, est suivi de la tombe ;
" Car, c'est la sombre nuit qui vient, quand le jour tombe
" Oh ! dans l'oubli, dis-moi !. vaut-il pas mieux dormir ?

" Exilé, vite ! fuis ! oh ! fuis loin de la Terre !
" Car, un plus beau soleil, luit là-haut, dans les cieux ;
" C'est là, qu'on voit enfin, rayonner à ses yeux,
" Tout, Tout ce qu'ici-bas, nous voilait le mystère.

" Le sommeil est plus doux, à qui meurt ignoré !
" Celui, dont parmi nous, le nom et la mémoire,
" Survivent à la mort, couronnés par la Gloire ;
" Est-il aussi toujours, pour cela, plus pleuré ?

" Rien ne dure, ici-bas de tout ce que l'on aime ;
" Crois-moi !.. Nous ne fondons, que sur un sol mouvant,
" Et, comme notre cendre, un jour qu'on jette au vent,
" Un souffle aussi disperse, hélas ! nos œuvres même.

" Qu'il dorme encor, ton luth, contre ton cœur pressé !
" Dans une autre patrie, oh ! va finir ton rêve,
" Ton beau rêve, longtemps, si longtemps caressé :
" Car, souvent, ici-bas, ce qu'on a commencé,
" O Barde aimé ! rien qu'au ciel ne s'achève. "

SUR SA TOMBE

Dors ici ! dors en paix ! dors, pauvre enseveli !
Oh ! puisse l'Amitié, de fleurs, couvrir ta tombe !
Sur ta croix, se poser, quelque blanche colombe ;
Le SOUVENIR !.. Oh ! mais, jamais — Le morne Oubli !